

Je me souviens de ce premier jour, si lumineux.
Le seul beau jour peut-être.

Le parfum affolant des grands pins sous un ciel virant lentement à l'oranger. Et tout au centre de la petite clairière, la maison landaise, blanche, basse, faussement séduisante, déjà pleine de rancœurs. « La maison de vos rêves » avait claironné l'agent immobilier d'une voix vulgaire, fausse note dans le concert des cigales qui chantaient tout autour de nous.

Je me souviens aussi de leurs chants triomphants. Le soir tombait mais les derniers rayons du soleil caressaient encore les plus hautes branches. Dans cette ultime et trompeuse flambée, les insectes stridulaient comme pour fêter notre arrivée. À cet instant, je me tournais vers Samuel pour partager avec lui ce bonheur nouveau, inattendu.

Je me souviens aussi de son sourire, fugace. Derrière lui, les enfants, silencieux, dévoraient des yeux la belle landaise qui évoquait tellement les vacances. Les murs gris et le ciel bas de Paris étaient déjà oubliés ! À voir nos mines béates, sans doute le marchand de biens avait-il flairé l'affaire

vite conclue : il nous avait épargné le reste de son argumentaire. Les cigales venaient de nous vendre la maison de nos rêves, dans un coin perdu des Landes, par une belle après-midi de fin d'été.

Nous venions d'arriver dans le Sud-Ouest après des années passées à Paris. Samuel avait été licencié quelques mois auparavant. Une histoire banale : il n'avait jamais démerité, je pense, mais son poste de responsable informatique avait été supprimé car l'entreprise avait décidé de confier la gestion de son système informatique à une société extérieure. Nous subissions, dans la quiétude du cercle familial, le contrecoup d'un gigantesque combat planétaire. L'effet papillon de décisions prises dans des cercles si éloignés de notre vie venait pourtant y produire un cataclysme cruellement familial. Sans doute, songeais-je alors dans mon ignorance de ces mystérieuses lois économiques, malgré les qualités reconnues de Samuel, l'entreprise ne tenait-elle pas tant que cela à lui. Donc, ils l'avaient supprimé ! Car il n'y a pas d'autres mots pour qualifier un tel acte. Personne n'avait même cherché à lui expliquer : il avait reçu sa lettre comme beaucoup de ses collègues et on l'avait convié à un entretien de quelques minutes, simplement pour respecter le code du travail. Une vague explication truffée de termes économiques et quelques précisions cyniques sur la teneur de l'indemnisation. Aucune

excuse et aucun remerciement pour le travail accompli. Samuel n'avait rien demandé, pas protesté : ce n'était pas son genre.

Pendant quelques jours, il avait encore été plus silencieux que d'habitude. Je ne savais pas ce qu'il en pensait mais je pressentais qu'il en avait été mortellement blessé. Les premiers jours, je le questionnais : il répondait à peine et puis, de plus en plus souvent, il s'emportait. Je n'osais plus lui en parler mais la vie devenait difficile à la maison. Les enfants ne comprenaient guère l'attitude de leur père. Après avoir hésité, je leur avais dit toute la vérité. Chacun d'entre eux avait réagi à sa façon : Marie, les yeux cachés sous sa frange dorée, avait souri en disant que papa serait tous les jours à la maison pour jouer avec elle ; Romain s'était mis à pleurer en gémissant que la famille n'avait plus d'argent et que bientôt on allait vivre comme les pauvres que l'on voyait à la télé ; Mathilde était restée silencieuse mais elle n'avait pu éviter de resserrer sa queue de cheval, geste répétitif qui révélait toujours de la nervosité ; le soir même, elle avait pris la main de son père et, en le regardant droit dans les yeux, lui avait dit qu'il ne devait pas s'en faire et qu'il retrouverait très vite un travail. Samuel en avait eu les larmes aux yeux. .